

L'homme et l'Histoire

Hannah Arendt de Margarethe von Trotta,
Allemagne–France–Luxembourg, 2013, 113 min

Zoé Protat

Volume 31, numéro 3, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2013). Compte rendu de [L'homme et l'Histoire / *Hannah Arendt* de Margarethe von Trotta, Allemagne–France–Luxembourg, 2013, 113 min]. *Ciné-Bulles*, 31(3), 10–11.

L'homme et l'Histoire



ZOÉ PROTAT

1961 : Hannah Arendt, philosophe et professeure de théorie politique, Allemande et Juive, s'envole pour Jérusalem afin de couvrir le procès d'Adolf Eichmann pour le *New Yorker*. L'officier nazi était responsable de toute la logistique entourant la solution finale : recensement, identification et déportation. Capturé par les agents du Mossad après s'être terré pendant 10 ans en Argentine, il fait désormais face à la justice israélienne. De son côté, Arendt a quitté l'Allemagne pour la France en 1933. Internée au camp de Gurs à l'arrivée des nazis, elle parvient à fuir aux États-Unis. À 55 ans, c'est donc pour elle un retour aux « années noires »... Après plus de huit mois de procès, son ouvrage *Eichmann à Jérusalem* est publié. Ni simple compte-rendu de l'événement ni étude sur Eichmann lui-même, il s'agit plutôt d'une réflexion philosophique sur ce qu'elle nomme la « banalité du mal » : un propos dont l'audace provoquera un véritable tollé.

Margarethe von Trotta n'a pas réalisé une biographie extensive d'Hannah Arendt. Le film se concentre presque uniquement sur le procès Eichmann et sa suite : épisode crucial dans la vie de la philosophe,

mais surtout dans la formation de sa pensée. Un sujet évident pour la réalisatrice qui, tout au long de sa carrière, est ponctuellement revenue à des portraits de femmes fortes, héroïnes idéologiques allemandes. Qui plus est, **Rosa Luxembourg** (1986) ou, plus récemment, *Hidegarde von Bingen* (**Vision**, 2009) ont toutes été interprétées par la vibrante Barbara Sukowa. À travers cette actrice fétiche, c'est une fidélité sans failles à ces figures féminines d'une suprême intelligence, combattives et seules contre tous dans un monde qui les comprend mal, qui s'affirme encore dans l'œuvre de von Trotta.

À la suite du procès Eichmann, c'est la monumentale question de la nature du mal qui occupera Hannah Arendt. Et pour bien saisir le scandale provoqué par la philosophe, il faut à la fois se pencher sur la mécanique particulière de cette affaire hautement médiatisée et sur le cas des grands procès historiques en général. En passant dans la clandestinité, Eichmann avait réussi à échapper à Nuremberg. Pour la jeune nation d'Israël et son premier ministre, David Ben Gourion, son arrestation était un moyen éclatant de refonder une unité nationale

malmenée par les dissensions internes. Intégralement filmé pour les journalistes du monde entier (une première à l'époque), le procès Eichmann devait servir de catharsis collective pour le peuple juif. Mais voilà : « On ne peut pas faire le procès de l'Histoire, seulement celui d'un homme. »

Arendt est ainsi très dubitative vis-à-vis de l'instrumentalisation de la figure d'Eichmann. Elle critique l'aspect spectaculaire d'une prétendue « justice » historique. Son exceptionnelle rigueur intellectuelle l'éloigne autant de la colère que du ressentiment. Et bien qu'elle ait milité dans sa jeunesse pour la création de l'État d'Israël, elle refuse l'enfermement nationaliste. En tout cela, elle se met en porte-à-faux face à ses pairs universitaires et ses amis juifs. Le choc sera violent.

En Israël, Eichmann est surnommé « le prédateur ». Pourtant, aucune grandeur satanique chez ce petit homme râblé. Empêtré dans un jargon bureaucratique abscons, il prétend inlassablement avoir suivi les ordres. Immédiatement, Arendt le juge de personnalité médiocre, sans esprit d'initiative. Lorsqu'il affirme n'avoir



aucun conflit personnel avec le judaïsme, elle le croit. Et si le monstre n'était qu'un fonctionnaire zélé au sein d'une industrie bien huilée? Dans son monumental roman *Les Bienveillantes*, Jonathan Littell écrit: «Eichmann aurait été aussi heureux — et non moins efficace — d'acheter et de transporter des chevaux ou des camions, si telle avait été sa tâche, que de concentrer et d'évacuer des dizaines de milliers d'êtres humains promis à la mort.» La thèse d'Arendt est que, malgré son implication dans des crimes odieux, Eichmann n'est pas le diable en personne, mais le produit obéissant de son contexte, celui de la guerre. D'où cette fameuse banalité du « mal ».

Un autre débat, encore plus incendiaire si possible, concerne l'attitude des dirigeants juifs à propos des nazis. Ont-ils été inactifs, faibles, voire complices? Arendt introduit un doute: entre la résistance et la lâcheté, il y a tout un monde. En cela, elle est en phase avec les théoriciens les plus modernes des années 1960, où toute la manière de concevoir l'histoire était alors remise en cause. De figée, explicative et immuable, l'histoire s'envisageait désormais en tant que flux

mouvant, intégré au passé, mais aussi à la vie présente. Arendt ne propose pas le discours attendu de la Juive rescapée des camps, mais bien une pensée anticonformiste, non formatée, totalement libre. Et elle va le payer de sa réputation. violemment, on lui reprochera son arrogance et sa froideur, comme si une femme devait nécessairement se distinguer par ses seules sensibilités et compassions.

Si les archives du procès Eichmann sont intégrées au film par des champs-contre-champs très classiques, les bandes sonores du même procès se retrouvent aussi souvent apposées aux images fictionnelles. Scruter le visage d'Arendt/Sukowa alors qu'elle écoute le plaidoyer d'Eichmann est proprement passionnant. Elle est tour à tour fascinée, confuse, choquée, amusée même: toute une variété d'émotions qui échappe aux clichés. L'attachement de von Trotta pour Arendt est palpable. La réalisatrice a eu également l'exigence de ne pas édulcorer le propos philosophique de son héroïne.

Formellement sans surprise, **Hannah Arendt** nous épargne plusieurs poncifs

hagiographiques du biopic. Un petit bémol: de courts *flash-back* mettant en scène une jeune Hannah captive, séduite, puis trahie par son mentor Heidegger. Figées et didactiques, ces séquences n'apportent pas grand-chose à l'ensemble. Jusqu'au-boutiste et parfois même limite, Arendt était tout sauf une personnalité lisse. Margarethe von Trotta lui rend un hommage cinématographique certes académique, mais qui laisse transparaître sans détour toute la pugnacité passionnée d'un grand esprit libre. ▀



Allemagne–France–Luxembourg / 2013 / 113 min

RÉAL. Margarethe von Trotta **SCÉN.** Pam Katz et Margarethe von Trotta **IMAGE** Caroline Champetier **SON** Michael Busch et Greg Vittore **MUS.** André Mergenthaler **MONT.** Bettina Böhrler **PROD.** Bettina Brokemper et Johannes Rexin **INT.** Barbara Sukowa, Axel Milberg, Janet McTeer, Julia Jentsch **DIST.** EyeSteelFilm